

la me^uec
présente

23
août
2009

tempo
trairement
contrairement
odieux



Pont - à -
MOUSSON



la mousson d'été

odue
trairement
constrain
tempo

éditorial

TEMPO FOREVER

« Nous vous en prions instamment :
Ne trouvez pas naturel ce qui se produit sans
cesse ! »
(Bertolt Brecht, *L'Exception et la règle*)

Le *Temporairement Contemporain* est une entreprise qui dure. Il accompagne la Mousson d'Été presque depuis sa création. L'idée de publier quotidiennement ce petit journal (qui sert aussi de programme) pendant la durée du festival n'a rien de « naturel ». La conception et la fabrication de ces huit pages servies chaudes à l'heure du déjeuner (en principe) représente un investissement de temps et d'argent qui, rapporté à l'échelle de la manifestation, constitue un luxe exceptionnel. Manifestement, cette cerise posée sur le gâteau est goûtée de tous, (puisque l'opération est reconduite, d'année en année)...

« Je peux me priver du nécessaire, disait Oscar Wilde, non du superflu ». Le luxe du journal est, de toute évidence, de l'ordre d'un superflu indispensable. Dès lors que l'on focalise son intérêt sur la naissance du texte théâtral, tandis qu'une « université d'été » se déroule en parallèle aux spectacles et aux lectures, et pendant que se rassemblent, dans le creuset magique de l'abbaye, l'ensemble des « acteurs » de la vie théâtrale : auteurs traducteurs, comédiens, metteurs en scène, directeurs de compagnies, responsables de structures, etc., le fait d'associer, à chaud, une ébauche de réflexion (aussi parcellaire et balbutiante soit-elle...) à la découverte du théâtre contemporain en train de se faire apparaît à la fois comme le signe d'une reconnaissance de l'importance de l'événement et comme une incitation à pousser plus avant ce qui se joue dans l'attention des festivaliers. Voir et entendre le théâtre en train de se faire n'est pas un simple loisir, la pure satisfaction d'une pulsion spectaculaire. C'est la mise en œuvre d'une pratique créative et la construction d'une intelligence de l'art et de la culture de notre temps.

O.G.

Rédaction : Olivier Goetz / Charlotte Lagrange /
Nicolas Tisserand

Graphisme : Yoann Herda

TENTATION

Entretien avec Carlos Battle

De quelle idée es-tu parti pour écrire ce texte ?

D'abord, un article que j'ai lu dans un journal sur un cadavre trouvé par la police. La nouvelle était très simple : « la police cherche la famille d'un homme qui a été trouvé mort par la police ». J'ai me suis demandé la raison pour laquelle la police cherchait sa famille. J'ai alors compris qu'il n'avait pas de papiers, qu'il était un migrant clandestin. A partir de là, j'ai repensé au dilemme d'Antigone. Dans *Tentation*, la fille de cet homme, Aixa, va hésiter à demander le cadavre de son père car cela l'obligerait à se présenter à la police. Or, son unique possibilité d'avoir un avenir en Europe réside dans le fait d'être clandestine. Répondre à la loi de la tradition en enterrant dignement son père selon les coutumes musulmanes serait un danger pour son projet de vie. Mais y déroger est un renoncement à l'obligation morale et naturelle envers son père et à tout son héritage culturel.

Je souhaitais aussi faire un travail sur l'identification aux personnages. Je cherche en fait à mettre le spectateur en contradiction avec lui-même. C'est intéressant qu'il s'identifie à un personnage avant qu'il en entende des paroles avec lesquelles il est en profond désaccord. Il peut être touché par les malheurs d'Aixa, mais immédiatement cette jeune fille dit quelque chose de raciste envers les immigrés qui l'accompagnaient dans le bateau. Il peut s'identifier à elle mais immédiatement après il découvre qu'elle a tué son père.

J'essaye de structurer la pièce comme une intrigue dont les pistes se dévoilent progressivement et entrent en contradiction les unes avec les autres. Après cette découverte, on se rend compte que c'est son petit ami Guillem qui a tué son père.

Il y a aussi un travail sur le malentendu. Les personnages se confessent à une caméra au lieu de s'adresser les uns aux autres. La réception ne va peut-être jamais avoir lieu. Alors le spectateur en sait toujours plus que les personnages, ce qui multiplie les effets du malentendu.

Je fais aussi des petits jeux. Le personnage catalan,

Guillem, aime faire des films comme son père. Dans la cinquième scène, on croit pendant un moment qu'il s'adresse réellement à Aixa qu'il a bâillonnée et attachée. Mais il révèle après qu'il tourne une scène pour son film. Finalement, on peut se dire que toute l'histoire a été inventée par Guillem, qu'elle est une fiction cinématographique. C'est pour ça que cette pièce comporte des éléments mélodramatiques parfois invraisemblables.

En partant de cette hypothèse, quel serait le point de vue de Guillem sur son propre racisme ?

Je ne voulais pas faire une histoire à propos des pauvres gens qui viennent d'Afrique ou des Européens racistes qui les maltraitent. Je voulais dire : tout le monde a un peu racisme en lui. J'ai voulu montrer la contradiction, le dilemme entre d'un côté la tradition, la langue, l'histoire et le père et de l'autre la séduction pour la différence, l'exotique, l'autre.

Cela fait un moment que Guillem doute. Le jeu dramatique fait que c'est au moment où il s'est décidé à épouser Aixa que les malentendus surviennent. Guillem croit qu'elle l'a trompé avec l'homme qui est entré dans la maison. Il revient alors à la négation de la différence. Mais sa violence vient surtout du fait qu'il était prêt à renoncer à son héritage et son éducation pour elle. D'une certaine manière, Aixa vit la même contradiction entre ses racines et la séduction pour l'Europe.

J'ai cherché à évoquer cela car mon pays, la Catalogne, a beaucoup lutté contre le franquisme pour conserver sa langue. Aujourd'hui, la présence des immigrés pose la question de la pérennité de sa singularité sociale et culturelle. Avec cette pièce, je veux dire que la culture qui veut se conserver va toujours mourir. Pour survivre, elle doit accepter la dynamique de la contamination. Le catalan est une langue minoritaire et minorisée. Il est facile d'être en danger. Mais pour perdurer, il lui faut aussi se laisser contaminer par l'apport des autres langues.

Propos recueillis par Charlotte Lagrange

temporairement contemporain / la mousson d'été / 23 août 2009

1



Immigré en Catalogne, Hassan demande de l'aide à Guillem pour trouver du travail. Mais dans cette maison, il découvre sa fille, immigrée et clandestine elle aussi. Elle avait fui le pays et son père pour vivre sa vie comme elle l'entendait, pour ne pas avoir à se soumettre à une tradition qui l'enfermait. Ce jour-là, Guillem aperçoit les embrassades d'Hassan et d'Aixa. Il les croit amants. Ce jour-là, Aixa est heureuse de retrouver son père. Elle le laisse quelques instants pour faire un thé.

Appelée par les cris de son père, elle le découvre suspendu dans le vide, ses mains agrippées au rebord du balcon. Mais au lieu de l'aider à remonter, elle le force à tomber. Elle le tue. On découvre plus tard que Guillem avait poussé Hassan dans le vide.

Le spectateur n'assistera pas à cet événement central. En jouant sur la diversité des points de vue, Carlos Battle a écrit un texte dans lequel chaque personnage nous livre sa version de la mort de Hassan. Aixa et Guillem filment leurs confessions devant nous. Mais ces enregistrements agissent comme autant d'indices d'une enquête policière. Le spectateur devient enquêteur. D'une certaine manière, la pièce pourrait n'être que la reconstitution du crime. Carlos Battle va jusqu'à dire qu'elle pourrait être une fiction inventée par Guillem. Et effectivement, la succession de points de vue opposés entraîne comme une évaporation du fait divers au profit de la découverte des complexités des personnages. Cet aller-retour entre identification et désaccord, voire dégoût parfois, nous force à nous pencher sur nos pulsions morales. Le racisme est ainsi interrogé dans une dialectique entre la peur de l'altérité et le besoin de s'extraire de ses propres racines. Le malin et surprenant Carlos Battle ne glisse pas son questionnement politique là où on ne l'attend...

Ch.L.

Frédéric Sonntag

Dans ce cadre idyllique de l'abbaye, nous respirons le texte, son rythme et son pouvoir. Le mot est roi. Néanmoins sa tête est mise à prix ; la coupable ? la charmante télévision. « Les gens que je connais, que je côtoie, sont des acteurs que vous employez, qu'ils jouent tous un rôle que vous avez écrit, c'est bon, j'ai compris »

Ce futur sous contrôle semble incertain et pourtant... Nombreux sont les auteurs qui mêlent fiction et réalité. Est-ce imagination ou anticipation ? Avec sa touche d'humour, voilà une pièce qui devrait réjouir son public, en le déstabilisant.

Au sein d'un état de surveillance généralisée, la peur s'installe ; une douce tension s'exerce progressivement pour nous plonger dans ce monde fictif qui pourrait très vite devenir vrai. Sympathisants et opposants du régime s'espionnent mutuellement, dans une atmosphère de paranoïa permanente. Ceci n'est pas sans créer de graves troubles de l'identité individuelle et collective. Les comportements dérangeant, il faut s'auto rectifier ; ici Big Brother ne vous surveille pas, votre cerveau le fait très bien lui-même.

Mais tous ces gens ne seraient-ils pas, en réalité, de simples acteurs d'une série télé ?

En 22 séquences, Sous contrôle décrit un monde où les fils de la réalité ne peuvent se démêler de ceux de la fiction, où Politique et Spectacle semblent ne jamais pouvoir être dissociés, et pourquoi ? Notre président est le plus grand des super héros. On ne parle pas de police, mais d'agents de préservation de la sécurité ; ils n'arrêtent personnes, ils offrent une suspension de continuité à leurs progressions.

À l'heure où la télé-réalité semble à l'apogée de son ridicule, ce texte destructeur apporte un souffle, non pas à cette dernière, mais à nous lecteurs qui en avons bien besoin. Dormons tranquille, car tout reste sous contrôle ; le nôtre, espérons-le.



Les mots de Frédéric Sonntag sont simples, choisis pour dégager une force qui semble évidente, omniprésente. Ses mots se répètent, encore et encore, pour mieux nous perturber et nous perdre dans ce monde auquel jamais nous ne voudrions appartenir. Mais tel un loup, il approche de nous. Alors, nous nous prenons à douter, et c'est à ce moment-là que nous nous retrouvons piégés dans cet univers créé jusque dans sa propre grammaire. Là, des gens nous ressemblent, mais, taisons-nous ! Il est préférable de faire comme s'ils n'étaient que de simples personnages...

« Ne vous en faites pas. Tout va très bien se passer. Vous n'avez aucune raison de vous en faire. Ça va. Ça va très bien. Vous êtes en de bonnes mains. En de très bonnes mains. La situation est actuellement sous

contrôle. Nous contrôlons actuellement toute la situation. Vous n'avez donc aucune raison de vous en faire. Aucune crainte à avoir. »

Frédéric Sonntag est auteur, metteur en scène et acteur pour la compagnie AsaNIsiMAsa. Ses textes (*Idole*, *Disparu(e)(s)*, *Intrusion*, *Des heures entières avant l'exil*, *Nous étions jeunes alors*, *Incantations*), ont été joués au Centre Dramatique National d'Orléans, à Dijon, à Montevideo, à Théâtre-Ouvert, au Théâtre de l'Odéon, à la Comédie de Reims, et à Mains d'œuvres. Trois de ses pièces ont été éditées par Théâtre-Ouvert dans la collection Tapuscrit.

Le prochain rassemblement pour l'épanchement lacrymal se déroulera à 18h, ce dimanche. Avis aux amateurs !

N.T.

BASHIR LAZHAR

Évelyne de la Chenelière (Canada)

« Bien sûr, je ne suis pas familier avec le système québécois, mais je peux vous dire que les enfants sont les mêmes partout. »

En France, pays où les rangs des spectateurs du théâtre public sont largement nourris par monde enseignant, *Bashir Lazhar*, la pièce de la dramaturge canadienne Évelyne de la Chenelière, a toute chance de faire mouche. Elle décrit clairement une situation parfaitement compréhensible et immédiatement transposable. Le double décalage culturel (un professeur de français arabe, dans un collège canadien : « Mais moi j'ai le choc des cultures comme circonstance très atténuante »), loin de faire écran pour nous, offre ce léger recul qui permet qu'on rie de nous-même, tout en ayant la satisfaction de penser que « c'est partout pareil », au fond.

« Mais regarde-toi un peu, et dis-moi sérieusement comment tu penses te faire des amis avec des bottes pareilles? Il reste à peine quelques tas de neige, et toi, tu mets des espèces de bottes "entre-saison-imperméable-doublé" parce que ta mère a mis le nez dehors ce matin et elle a dit "tiens, c'est vraiment une journée d'entre-saison, tu mettras tes bottes d'entre-saison aujourd'hui". Ça c'est de l'amour maternel. Tu arrives à l'école tout plein d'amour maternel aux pieds et ça dérange, ça refroidit. »

Le Québec, en toile de fond de la pièce, apporte sa touche d'exotisme (comme un accent pittoresque). Les Québécois parlent la même langue que nous, du moins, affecte-t-on de le croire ; mais en matière d'immigration, ils bénéficient d'une longue expérience qui ne les préjuge pas, pour autant, contre les pire préjugés. La personnalité du héros, grand raisonneur et beau parleur, en fait les frais. Face à

temporairement contemporain / la mousson d'été / 23 août 2009

3



sa rhétorique enchantée, à sa grande sensibilité et à sa belle intelligence, la société canadienne oppose une fin de non-recevoir. L'humour lucide, la tendresse désabusée accompagnent un amer constat, celui de la faillite du système scolaire, de la défaite de l'éducation et du défaitisme ambiant face à la violence. Autant de questions dont on sait qu'elles sont particulièrement débattues en France, où la question scolaire n'a cessé de passionner l'opinion depuis des décennies, même en dehors de tout corporatisme.

« *Je suis pour le vouvoiement des professeurs. Je sais que ça peut paraître un peu dépassé... Vous savez, j'assume très bien ma réputation de vieux jeu...* »

La dégradation de l'appareil scolaire, dénoncée par nombre d'intellectuels aujourd'hui (pas seulement Finkelkraut) fait l'objet dans les journaux, à la télévision et à la radio, de débats sans fin. La moindre réforme peut faire descendre dans la rue des milliers d'usagers et mettre à mal le pouvoir. Tout ministre de l'éducation sait qu'il est assis sur un siège éjectable. Dans la désillusion générale, triomphe la seule illusion qui se maintienne : « c'est toujours pire, c'était mieux avant ». Quant à la notion de « respect », passée sans transition de la bouche des plus nantis à celle des plus défavorisés, elle a perdu tout son sens. Le corps enseignant forme, aujourd'hui, une sorte de « classe morte » qui attend son Kantor pour briller de l'éclat de sa décrépitude.

Tel n'est, certes pas, le dessein artistique d'Évelyne de la Chenelière dont la fiction, assez pittoresque, n'a rien d'une caricature schématique, tant elle s'efforce d'envisager l'humanité de ses personnages qui, tout en empruntant aux clichés de la doxa spectaculaire (on pense à nombre de films ou de séries télévisuelles) sait donner à son récit une tonalité extrêmement émouvante.

« *Les semaines filent, et il y a toujours quelque chose... La semaine dernière, il y a eu cette rencontre avec un pompier en classe, demain ils partent visiter une fabrique de fromage, puis encore après-demain nous manquons un cours de français pour assister à la pièce de théâtre de l'autre sixième année... Et puis tous les jeudis il y a la psychologue... je sais, je*

sais, mais je crois que le groupe va bien... »

Dans la pièce, Bashir Lazhar, le professeur qui a été nommé pour remplacer sa collègue suicidée, voudrait bien étudier avec ses élèves *La Peau de chagrin* de Balzac. Il pourrait s'agir d'une métaphore pour illustrer le rétrécissement de la société, la disparition des libertés fondamentales, la survie problématique dans un cadre de vie de plus en plus étriqué et mesquin... Plus vraisemblablement, on doit y voir l'affirmation de littérature comme seule réponse possible à la crise que traverse l'École. Faut-il enseigner la littérature ? « il ne faut enseigner que la littérature », répondait Roland Barthes durant les années 70. Qu'une jeune auteure venue de la francophonie québécoise revienne sur cette revendication fondamentale et oubliée me semble, en somme, dans la logique des choses. Encore n'y aurait-il pas là de quoi faire théâtre si Bashir, rappelant en cela la subtilité d'un Ahmed (le personnage d'Alain Badiou), n'était amené à composer avec les codes de l'aliénation qui triomphent dans le monde où il vit. Il est particulièrement savoureux de l'entendre détailler ses recettes de survie, ses combines débrouillardes, comme lorsqu'il explique à un des enfants devant lesquels il se trouve :

« *C'est le temps ou jamais de te faire des amis. C'est facile, tu n'as qu'à remarquer celui qui parle le plus fort et tu dis toujours comme lui, tu te moques de celui dont on se moque, et si c'est toi dont on se moque, tu ris très fort comme si ça ne te dérangeait pas. Autre chose très importante : quand on n'a pas d'amis, on ne se dirige surtout pas vers celui qui n'a pas d'amis non plus et qui pourrait avoir besoin d'amitié. Non parce qu'on risque alors d'être identifié comme faisant partie d'un groupe qui n'a pas d'amis, et c'est très dur d'en sortir. Il faut se coller et se cramponner à celui qui a le plus d'amis et rester bien accroché quoi qu'il arrive.* »

Tel Ulysse chez les cyclopes, Bashir échappe à la barbarie ou à l'emprise des puissants par la ruse. Et lorsqu'il s'exclame : « S'exprimer ? Ah ça c'est sûr, j'ai remarqué qu'on leur demande beaucoup de s'exprimer ici... De vrais poètes », il ne fait pas de doute que la finesse de son discours est emprunte d'une féroce ironie.

temporairement contemporain / la mousson d'été / 23 août 2009

4



Au-delà du problème de l'école, c'est toute la question du politique que mobilise ce très beau texte, la question cruciale de l'immigration, la condition réelle des réfugiés, confrontés au refus des permis de séjour, au rejet de l'opinion, à la bêtise de la bureaucratie. L'échec de l'école, dont la vocation est précisément d'intégrer, n'est que l'image d'un échec plus général, celui d'une société qui broie tout ce qui, à l'intérieur d'elle, la dérange ou la déplace.

Non seulement la rédaction de Claire, un pur chef d'œuvre (la jeune élève décrit la manière dont s'est pendue son professeur, ce qui est inadmissible aux yeux de l'administration), ne sera pas affichée et imprimée, comme aurait désiré son professeur, mais Bashir sera renvoyé, exclu, broyé, laissant à son tour la place à un nouveau remplaçant.

Le message est donc pessimiste. La pièce est noire. D'où vient cependant qu'elle nous laisse étrangement joyeux et optimistes, comme un rayon de soleil sur l'étendue glacée du Saint-Laurent, à Montréal ?

O.G.

Évelyne de la Chenelière est née en 1975. Actrice de la scène québécoise, elle a écrit de nombreuses pièces de théâtre, dont *Des fraises en janvier*, *Au Bout du fil*, *Désordre public*, *Chinoises* ou *L'héritage de Darwin*. *Bashir Lazhar* (2002) a fait l'objet de traductions anglaise et allemande.

TERCER CUERPO

Claudio Tolcachir (Argentine)

« Sandra, Moni et Hector sont collègues de bureau. Sandra veut avoir un enfant, mais son mari l'a abandonné, bien qu'elle s'entête à le cacher ; Moni n'a plus de maison et vit dans le bureau à l'insu de ses collègues ; Hector, suite au décès de sa mère, commence tardivement à découvrir sa sexualité. Ces histoires s'entremêlent mystérieusement à celle de Manuel et Sofia, un jeune couple dont l'irruption dans ce bureau altèrera définitivement les liens apparemment stables. Au fil de la pièce, ces histoires de solitude et d'amour se mêlent et se démêlent entre cruauté et humour. »

(Dossier de presse)

Acteur et metteur en scène, Claudio Tolcachir a écrit sa première pièce en 2005 (*Le cas de la famille Coleman*) spectacle qui a été plusieurs fois primé et joué dans de nombreux pays. *Tercer Cuerpo* est sa seconde création en tant qu'auteur.

Timbre 4, Compagnie, théâtre et école fondée par Claudio Tolcachir et une équipe d'acteurs soudés de longue date, à Buenos Aires.



temporairement contemporain / la mousson d'été / 23 août 2009

5



la mousson d'été

9h30 > 12h30 ateliers de l'Université d'été

14h / lecture - Sainte-Marie aux Bois

Tentation

de Carles Batlle (Catalogne) / texte français de Isabelle Bres
dirigé par David Bobée / avec Serge Maggiani, Fabien Orcier et Lou Wenzel
régie Jérôme Poinsignon, Jean-Noël Françoise
dans le cadre du partenariat de la Mousson d'été avec la Sala Beckett -
Obrador Internacional de Dramaturgia et l'Institut Ramon Lull - Llengua i cultura
catalanes. Pièces publiée aux Editions Théâtrales en coédition avec la Maison
Antoine Vitez

16h / rencontre très formelle avec Fausto Paravidino

18h / lecture - Espace Montrichard de Pont-à-Mousson
Départ navette à 17h35 devant l'abbaye

Sous contrôle

de Frédéric Sonntag / dirigé par Eric Lehembre en collaboration avec
Nadège Coste par la Troupe amateur du Bassin Mussipontain -
régie David Gallaire

20h45 / lecture - Amphithéâtre

Bashir Lazhar

de Evelyne de la Chenelière (québec) / dirigée par Michel Didym
assisté de Edouard Signolet avec Fellag et Daniel Largent (musique)
régie Michael Schaller, Yannick Schaller
Pièce éditée aux Editions Théâtrales en coédition avec les Francophonies du Limousin

22h30 / spectacle - Centre Culturel Pablo Picasso de
Blénod-lès-Pont-à-Mousson / Départ de la navette à 22h15 devant l'abbaye

Tercer cuerpo, l'histoire d'une tentative absurde

texte et mise en scène de Claudio Tolcachir (Compagnie Timbre 4 / argentine)
assistant mise en scène Jonathan Zak / texte français de Leticia Scavino,
avec Magdalena Grondona, Melisa Hermida, Grinstein Hernan, Jose Maria Marcos et Daniela Pal /
Lumières Omar Possemato,
Scénographie de Gonzalo Cordoba Esteves, régie : Martial Peugnet, Maxime Seugé
Direction de Production : Maxime Seugé et Jonathan Zak
Promotion en France : Linea Directa - Judith Martin
Coproducton : Théâtre Timbre 4 (Argentine) et Festival International Teatro a Mil (Chili). Avec le sou-
tien de Fondo Nacional de las Artes et Proteatro.

00h / DJ set - Chapiteau
(on vous passera des disques)

programme
dimanche 23 août 2009

